LE FRANÇAIS AU CHAMP DE LA FÉDÉRATION.

J'ai brisé mes fers, je ne les reprendrai pas.

Par PITHOU.

SÉRIE PREMIERE.

NON, la patrie n'aura pas réclamé mon cœur envain ; non, je n'aurai pas prononcé de vain serment ; non, le civisme n'aura point de partage ; non, non, non, les nations ne diront plus que le Français est trop dissipé, trop poupée, trop négligeant, trop insouciant, trop futil et trop volage, pour figurer sur le théâtre auguste de la Liberté.

Grace à cette fille céleste, me voilà debout sur un socle inébranlable ; me voilà debout sur le rocher éternel de la nature ; me voilà tout près de la source d'où découle le nectar qui sert à entretenir les sentimens héroïques, et à consolider les liens fraternels de la société.

Je te salue, rocher anti-diluvien, sur lequel les nations généreuses ont sacrifié.

Je te salue, édifice antique de l'Eternel, si révéré des amis de l'égalité.

Je te salue, Montagne des parfums, si redoutable à la rampante espece qui s'est abrutie dans l'esclavage.

Je te salue, rocher d'amour et de loyauté, contre lequel vient se briser la fureur des méchans.

Je te salue, Refuge des conquérans de la Liberté ; je te salue, toi qui est l'écueil contre lequel les vents, la foudre et les flots écumeux de la mer en courroux viennent se briser avec fracas. Oui, les enfans de l'inexorable Typhon, et ceux du Dieu de l'élément liquide reculent, s'épouvantent à ton aspect, ils sont contraints de se heurter et de rétrograder, en mugissant comme des lions furieux, après t'avoir assailli dans leur colere, de toute l'énormité de leur souffle destructeur et de leur masse diluvienne.

Sur ton sommet, ô Rocher ! que je chante ; sur ton sommet, est assis un autel de forme octogone, qui invite tous les peuples de la terre à y venir chanter l'hymne de la Liberté ; l'hymne qui charme les grands cœurs, et qui plaît infiniment au pere de la nature.

Ah ! tout est divin dans ce majestueux rocher, depuis sa base jusqu'à sa cime : aussi le pere du jour lui prodigue-t-il tous les rayons de son éclatante lumiere ; tandis que les enfans du génie accordent leur lyre pour célébrer ses louanges.

Mais il n'en est pas de même de la posté-

rité de Satan. A sa vue, ils font bruire les instrumens destructeurs de leur noire phalange. Ils s'agitent, grincent les dents, et menacent de leur rage tout ce qui résistera à leur furie; ils appellent à grand cris Tisiphone et la discorde qui apparoissent en secouant leur serpent et leur torche ardente.

Voyez cette fumée épaisse qui sort de cet antre. Voyez comme elle tourbillonne en sortant de cette bouche infernale, pour obscurcir cette nouvelle Sion pour la nation Françoise.

Comme l'enfer est ému, il se flatte, sans doute, d'éteindre le feu du patriotisme par ses machinations et ses maléfices; il se flatte d'avoir de grands succès par l'entremise des prêtres imposteurs, des nobles orgueilleux, et de quelques sots aussi lâches que fanatiques. Mais non, cette ligue fût-elle cent fois plus formidable ne prévaudra pas. Non, le génie de la France qui s'est montré dans toute sa splendeur, ne reculera pas devant la multitude de ses ennemis. Non, non, ce ne sera pas en célébrant avec enthousiasme la fête commémorative de la liberté, que le Français abandonnera ses drapaux, et la devise qu'il a arboré le 14 juillet. Puissances ténébreuses, et vous tous, factieux présens et absens, vous n'éteindrez pas le flambeau de la vérité qui m'éclaire, en vain vous bercez-vous de projets sinistres, ils échoueront tous contre le serment civique. Cette nouvelle fête l'atteste. Tous les cœurs, oui tous les cœurs sont électrisés par cette inauguration de la liberté.

Voyez comme le peuple représente bien la

souveraineté. Voyez cette attitude fière et majestueuse de ses guerriers. Voyez, voyez comme tout concourt au triomphe de la liberté en dépit des manœuvres aristocratiques et de tous les forcenés ennemis que la colere aveugle.

Ne vous souvient-il plus qu'à la premiere fédération on fut insensible aux aquilons fougueux ? qu'il n'y eut vieillard, femme et enfans qui ne voulussent être présens à la fête régénérative de la nation ; donc, ceux qui sont si bien pénétrés d'ardeur pour la libératrice des humains, ceux qui en sont si justement euthousiasmés, la défendront avec constance et intrépidité, c'est sur quoi vous pouvez compter.

En 89 j'ai dit dans mon ame, je ne veut plus de tyrannie, plus de loix arbitraire, plus de despotisme. Je veux la liberté qui assure mes droits, et je l'aurai, dussais-je la payer de ma vie. Ma résolution est la même aujourd'hui. Ainsi, qui que vous soyez, et pourquoi que ce puisse être, n'espérez pas me faire renoncer à cette résolution ; au contraire, prenez votre parti sur ma devise, qui m'a élevé à la hauteur que la nature m'avoit destinée, et dont jamais rien ne pourra me faire redescendre.

Vous êtes étonné de cette énergie, de ce courage et de cette belliqueuse fierté. Je le crois bien ! de pareils sentimens n'habitent point dans des cœurs corrompus, lâches et pusillanimes. Il n'appartient qu'à l'être pensant et régénéré de s'élever à la région des spheres célestes ; il n'appartient qu'à lui de

planer au-dessus de la poussiere où vous vous roulez comme des insectes : seul il est digne de sentir les bienfaits de la patrie et ceux de la liberté, parce qu'il est lui-même une émanation de la divinité.

Telles sont les prérogatives et les pensées de l'homme de bien, qui ne voit que maux, infamie, persécution et misere dans le monde, sans le regne de celle qui veut l'égalité, la liberté etc ; sans le regne de cette fille céleste, amie de la justice et de la vérité, amie de toutes les vertus ainsi que de cette lumiere éclatante qui rend les mortels semblables aux Dieux, en les faisant participer à leur essence et à leur bonheur.

SÉRIE DEUXIEME.

Ecoutez, noctambules phrénétiques, qui aspirez à nous détruire, à fouler aux pieds et nos droits et notre liberté ; écoutez, ennemis de toutes vertus civiques : si, sourds à ma voix, à celle de l'équité, de la raison et de toute justice vous ne voulez rien entendre, vous subirez le sort d'une tardive vengeance, qui n'en sera que plus terrible pour avoir été différée.

L'explosion du feu sacré qui nous embrâse, sera semblable à la foudre destructive qui brise tout ce qui lui fait résistance ; vous serez inondés des torrens de notre colere, et de toute part vos demeures abattues, ne seront plus que des monceaux de cendres.

Ah ! dira le voyageur sensible et reconnoissant, voilà donc ces repaires de brigands ti-

trés, qui détroussoient les passans, rançonnoient leurs vasseaux, insultoient à l'humanité; les voilà renversés ces édifices superbes, qu'habitoit l'orgueil aux entrailles de fer; les voilà gissant à terre ces donjons redoutés; et vous, vous voilà anéantis, maîtres superbes, dont on ne pouvoit approcher; vous voilà comme vos tours, couchés pour jamais dans la poussiere.

O ciel! quelle main vous a exterminés, *c'est celle de la nation, avec les caraux de la liberté, répond la justice.*

Exemple à jamais mémorable, tu serviras de leçon à toute la terre; car désormais les rois verront toujours le glaive vengeur des droits du peuple suspendus sur leur tête. Ainsi, au lieu d'être grands par des forfaits, ils seront contraint de faire de nécessité vertu.

Mais je laisse les rois prendre langue avec la modération; d'autres idées me sont suggérées dans cette pleine, ou le cœur rempli de l'esprit de vie, on s'exerce à bien mériter un jour de la patrie. Ces pensées me rappellent les anciens, et je leur dis.

Instituteurs sublimes et cosmopolites, venez voir mes mains levées vers l'Auteur de mon être, pour lui rendre grace de la liberté que j'ai recouvrée; venez m'entendre bégayer ma reconnoissance pour les exemples de magnanimité que vous m'avez donnés.

Héros et victimes de celle que j'adore, Grecs et Romains, et vous nations illustres pour votre amour pour la liberté, venez partager mon ivresse; venez peuples à grands

caracteres qui m'avez devancé dans la carriere de la raison, de l'intrépidité, du bonheur et de l'humanité ; venez prendre part à mon allégresse.

Thèbes, Memphis, Spartes, Athenes et Rome, citées des dieux, qui avez éclairé la terre, c'est vous qui m'avez appris à penser, à réfléchir, à méditer sur la liberté, c'est vous qui m'avez inspiré la pensée de recourir à elle pour secouer un joug odieux, afin d'être exempt à jamais de baisser le front devant des maîtres.

C'est vous qui m'avez enseignez l'art de faire des loix qui anéantissent toute volontés arbitraires. C'est vous qui m'avez inspiré cet amour ardent pour la patrie ; c'est vous enfin qui avez stimulé en moi les actes de civisme qui ont fait tomber la verge de fer des mains des tirans, et ont fait écrouler le trône du despotisme, de son élévation incommensurable, pour ne se relever jamais.

Ah ! je vous le dis du fond de mon ame, nations illustres et révérées, vous n'aurez pas légué envain vos travaux laborieux, vos veilles et vos procédés au peuple Français.

Votre expérience consommée dans l'art de gouverner, vient de lui servir de modèle dans ses nouvelles institutions. Les droits de l'homme en font foi, et en seront une preuve complette, lorsque sans aucun détour, sans fausses interprétations et sans aucune considération, on les mettra en pratique; car ces droits qui sont la base de la constitution, appellent tous les citoyens, sans distinction, à la censure des fonctionnaires publics ; ils les autorisent à mettre sous les yeux de ses représen-

tans, quels qu'ils soient, cette vérité importante, que le salut du peuple est la loi suprême, loi dont aucun d'eux ne peut s'écarter sans encourir la déchéance.

Cette loi rend tout les actes de résistance à l'oppression légal. Ainsi le Français a surpassé la sage Egypte, qui ne jugeoit et ne punissoit ses mandataires qu'après leur mort, en les privant de la sépulture.

Il est vrai que, dans les temps reculés, le plus grand outrage que l'on pût faire à la mémoire d'un homme, étoit cette suppression funéraire; mais l'institution française est plus réprimante encore, puisque tout citoyen est juge né de ceux à qui il a confié quelque portion de sa souveraineté.

Il résulte de-là, que tous ses agens seront jugés pendant leur mission, d'abord par la privation de l'opinion publique, par la privation de cette fleur de la vertu, qui se ternit et se fane sur le champ, par l'haleine empestée de celui qui est indigne de la recevoir. Or, il est à remarquer que l'on tombe dans cet état de putréfaction, aussi-tôt qu'on s'écarte des grands principes d'une société, qui a pris pour devise, *la liberté ou la mort.* On s'en écarte, à l'instant qu'on oublie cette maxime qui ne peut jamais se modifier. *Le salut du peuple est la loi suprême; la loi à laquelle il faut tout sacrifier et ses biens et sa vie, puisqu'on est délégués qu'à ce prix.*

Par PITHOU.

De l'Imprimerie de la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHYQUE, rue et Collège des Cholets.